

DE LA RUSSIE À L'OCCIDENT



NATHAN MILSTEIN  
et  
SOLOMON VOLKOV

---

DE LA RUSSIE  
À L'OCCIDENT

Mémoires musicaux  
et autres souvenirs  
de Nathan Milstein

*Traduit de l'américain  
par Christine Durieux*

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *From Russia to the West*  
© 1990 by Nathan Milstein and Solomon Volkov  
© 1991 Éditions Buchet/Chastel, Paris,  
pour la traduction française  
© Libella, 2018  
ISBN 978-2-283-03166-7

## MON ENFANCE À ODESSA

Je suis né à Odessa, ville coquette et riante du bord de la mer Noire, au sud de l'Empire russe. J'étais un enfant terrible. Je sortais pour crier et me battre avec les autres gamins, puis je rentrais vite chercher refuge à la maison. Je n'étais ni très courageux ni très téméraire, mais je faisais le désespoir de ma mère. Ce fut une voisine, Mme Roisman, qui lui donna le conseil : « Il faut l'occuper, ce petit Nathan ! Pourquoi ne lui feriez-vous pas donner des leçons de musique ? »

Le conseil de Mme Roisman n'était pas totalement désintéressé. En effet, j'avais fait de son fils mon bouc émissaire. Mon passe-temps favori consistait à l'attraper, à lui taper sur la tête puis à m'enfuir. Toutefois, mes coups n'empêchèrent pas Josef Roisman de devenir un merveilleux violoniste. Bien des années plus tard, j'assistai aux concerts du célèbre Quatuor de Budapest à New York, et Roisman y était premier violon. Je ne lui demandai pas de faveur bien qu'il ait été mon ami d'enfance. Je payai mon billet plein tarif et je me délectai des quatuors à cordes de Haydn. Pourtant, Roisman rentrait précipitamment la tête

dans les épaules chaque fois qu'il me voyait. C'était pour rire, bien sûr.

Ma sœur aînée, Sara, jouait déjà du piano. C'est sans doute la raison pour laquelle mes parents décidèrent de faire de moi un violoniste. Un beau jour (ce devait être en 1911, j'avais sept ans) ma mère m'annonça : « Nous allons au concert aujourd'hui. Il y a le jeune prodige, Jascha Heifetz, qui joue. »

Je ne voulais pas y aller, mais je n'osais pas protester. J'avais peur de finir au coin. C'était ainsi que mes parents me punissaient : ils ne me frappaient pas, mais m'envoyaient au coin. Je pouvais y rester des heures. Mes parents sortaient, après quoi mon plus jeune frère, Miron, m'apportait quelque chose à manger.

Le concert de Jascha Heifetz avait lieu en plein air, à l'ancienne forteresse turque. Je me rappelle encore des arcs en fer à cheval et des meurtrières pour les canons. C'était l'été et il faisait très chaud. Une nuée de mouches se télescopiaient, cherchant à venir se poser sur les lampes. J'étais subjugué. Les mouches étaient si nombreuses, que même sans bourdonner, elles faisaient du bruit.

Puis vint le petit Heifetz. Je crois me rappeler qu'il joua des concertos de Mendelssohn et Paganini, mais je ne pourrais l'affirmer. En fait, je n'ai aucun souvenir de l'interprétation de Jascha et ce n'est pas maintenant que cela va me revenir. Honnêtement, j'étais plus captivé par les mouches que par le concert. En revanche, je me rappelle très bien de Jascha : il avait l'air d'un ange. En costume de marin à pantalon court, avec ses grandes chaussettes qui lui montaient aux genoux, ce petit blond aux cheveux bouclés

était superbe. Je ne comprendrai jamais comment ce chérubin a pu devenir un homme somme toute plutôt laid.

Au bout du compte, ce fut la fin du concert qui m'impressionna le plus. En effet, dès qu'il eut fini de jouer, Jascha se trouva entouré de solides policiers russes. Je crus qu'ils étaient venus l'arrêter. En réalité, ils étaient là pour protéger Heifetz du délire de ses fans. Il ne faut pas oublier qu'Odessa est une ville du sud. Le public y a du tempérament et l'exprime de façon tapageuse tout comme, d'ailleurs, dans des pays méditerranéens tels que l'Espagne et l'Italie, où aujourd'hui encore il y a des policiers dans la salle pendant les concerts, et parfois même sur la scène.

Comme le reste du public, mes parents furent enchantés par la prestation du petit Jascha. Personnellement, je n'en fus guère impressionné et, après le concert, je rentrai à la maison et m'endormis du sommeil du juste. Je ne savais pas alors que mon destin était tracé et que j'allais devenir violoniste.

Je suis issu d'une famille nombreuse ; nous étions sept enfants : deux filles et cinq garçons. Il y avait deux ans d'écart entre chacun des six premiers – Sara, David, Lazar, Nathan, Nahum et Miron ; Dorothée, ma plus jeune sœur, vit le jour cinq ans après Miron.

Je suis né le dernier jour de 1903. Vingt-deux ans plus tard, quand avec mon ami du même âge que moi, le pianiste Vladimir (« Volodya ») Horowitz, nous nous préparâmes à quitter la Russie pour gagner l'Occident, nous dûmes l'un et l'autre nous rajeunir d'une année, sinon nous n'aurions pas été acceptés à l'étranger. C'est pourquoi

beaucoup d'ouvrages de référence indiquent 1904 comme année de naissance pour Horowitz et moi-même, mais c'est faux.

Mon père s'appelait Miron et ma mère Maria ; nous adorions tous notre mère. Si elle était en désaccord avec notre père, nous prenions tous fait et cause pour elle. Dans sa famille, tout le monde avait les cheveux bruns ; en revanche, dans la famille de mon père, ils étaient plutôt blonds, un peu roux. C'est tout ce que je sais des familles de mes parents.

À Odessa, nous avons d'abord loué un appartement de superficie moyenne dans un grand immeuble, ensuite, nous avons déménagé pour nous installer non loin de l'Hôtel du Passage. Mon père était représentant de la grande société d'importation Gourland & Co. Il achetait des tissus pure laine en Écosse (Glasgow et Édimbourg) et en Pologne (Lodz et Czestochowa) pour faire des costumes. Je revoie encore les pièces de tissus que déversaient d'énormes camions dans notre arrière-cour. On tirait les verrous sur les portes des caves puis on les barricadait avec des barres de fer.

Notre famille était très bien assimilée. À la maison, nous parlions russe, c'est pourquoi je n'ai jamais appris le yid-dish et encore moins l'hébreu. Il n'y avait pas beaucoup de Juifs dans le quartier. Sur les quelque cinquante familles qui vivaient dans notre immeuble, très peu étaient juives.

Toutefois, Vladimir Jabotinsky, qui devait se révéler le célèbre révisionniste sionniste que l'on connaît, habitait dans notre immeuble. À l'époque, c'était un homme jeune qui avait déjà l'air important. Il ressemblait à un médecin,



avec ses grosses lunettes cerclées d'or. Quand Jabotinsky traversait notre arrière-cour, nous nous arrêtions de jouer pour entonner : « Attrape-nous ! Attrape-nous ! » Jabotinsky se mettait en colère et essayait de nous attraper mais en vain. Personne ne pouvait nous attraper !

Mon père n'allait pas au temple et ne m'autorisait pas à y aller. Il avait trop peur que je devienne pratiquant. Mais j'aimais bien la synagogue d'Odessa : il y avait un chœur excellent, un très bon chantre et un formidable musicien (que j'ai rencontré plus tard à Vienne) à l'harmonium.

Mon père n'allait pas non plus à l'église russe orthodoxe. Il était tolstoïen, c'est-à-dire un adepte de la morale enseignée par l'écrivain Léon Tolstoï. Je pensais qu'être tolstoïen était bien et honorable, jusqu'à ce qu'un jour la police débarque à la maison. Je m'aperçus que le régime tsariste persécutait les tolstoïens, les considérant comme des dissidents, et même pratiquement comme des révolutionnaires. D'ailleurs, l'église orthodoxe avait excommunié l'écrivain pour ses « opinions religieuses hérétiques » et dans tout le pays tous les prêtres russes dénonçaient Tolstoï au cours de l'office orthodoxe.

Nous avions l'habitude de célébrer le Noël orthodoxe : nous décorions un sapin, puis quand les aiguilles desséchées jonchaient le sol, nous balayions le tout et jetions l'arbre. Nous aimions beaucoup Noël, même si nous n'avions que de petits cadeaux : parfois des grandes chaussettes, parfois des livres d'images.

Nous réussîmes à échapper aux abominables pogroms qui dévastèrent le sud de la Russie à cette époque, et se soldèrent par le pillage de beaucoup de quartiers juifs. La

propriétaire avait ordonné que l'on colle des croix sur toutes les fenêtres de sorte que si ces brutes venaient, ils puissent voir que c'étaient des chrétiens orthodoxes qui habitaient sa maison.

Ma mère n'allait ni à l'église ni au temple. Elle priait selon la tradition juive, une fois par semaine, le vendredi, à la maison. Elle se couvrait la tête d'un voile noir, qui me paraissait aussi exotique qu'érotique. J'adorais ce rituel. J'aimais aussi les bonbons et les fruits qu'il y avait sur la table : des chocolats et des oranges. On partageait chaque orange en quartiers.

Les oranges étaient rares à Odessa. Elles venaient de Turquie, et je leur trouvais un goût divin. Aujourd'hui, alors que je peux manger toutes les oranges que je veux, je leur trouve un goût amer.

Ma mère priait en silence pendant que nous étions à table à l'observer. C'était un moment solennel, qui nous remplissait tous de joie et de bonheur. Parfois, Papa ne rentrait même pas à la maison pour le rituel de notre mère. Il disait : « Un rituel, cela ne veut rien dire, cela n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est ce qu'on ressent. »

Mon père et ma mère devaient bien s'entendre, sinon ils n'auraient pas eu sept enfants. Mais c'était ma mère qui dirigeait la maison. Les femmes sont plus compétentes pour diriger les familles parce qu'elles prennent beaucoup de décisions d'instinct. C'est un véritable talent, comme le don de la musique.

Ma mère était très belle. Elle ressemblait à Sophia Loren, mais avec le type juif. Ce que nous n'aimions pas, c'était

qu'elle exige constamment de nous que nous nous lavions les mains, les oreilles et le cou. Elle était très autoritaire.

Je n'allais pas à l'école mais je reçus une meilleure formation que mes pairs qui allaient au lycée. Nous eûmes d'abord une gouvernante, puis un tuteur. Notre gouvernante s'appelait Mlle Kissler ; elle nous enseigna le français et l'allemand. De nombreuses années plus tard, à l'issue d'un concert où je jouais sous la direction d'Ernest Ansermet en Suisse, une femme vint me voir et me demanda « Me reconnaissez-vous ? » (Comme tous les musiciens itinérants, j'ai du mal à admettre que je ne reconnais pas quelqu'un. J'ai l'habitude de formuler quelque pieux mensonge du genre « Je crois que je me rappelle mais je ne suis pas sûr... ») Elle me dit qu'elle avait été ma gouvernante à Odessa. Brusquement, je compris pourquoi les Français et les Allemands avaient autant de mal à me comprendre : c'était une Suisse qui m'avait enseigné ces deux langues !

Mon frère David étudia dans une très bonne école de commerce. Il avait un superbe uniforme, et je l'enviais beaucoup. J'enviais aussi ses succès auprès des filles. C'était un homme élégant et très ouvert, qui se rendait régulièrement à la patinoire où il flirtait avec de jolies filles ; j'en étais jaloux.

Je ne voulais pas apprendre le violon. Ma mère décida pour moi. Je me rendis compte qu'elle ne plaisantait pas lorsqu'elle me tendit un petit violon et me trouva un professeur, un étudiant au Conservatoire d'Odessa.

L'apparition de cet étudiant chez nous eut un effet considérable sur ma sœur Sara, la pianiste. Ils devinrent vite

amis et jouèrent ensemble constamment. Moi, je n'aimais pas du tout ce professeur. Ce n'était probablement pas un bon musicien, mais ce que je détestais surtout chez lui, c'était sa manière de me taper sur la tête à chaque fois que je faisais des fautes, malgré tous mes efforts.

Je décidai de me débarrasser de lui. Chaque fois qu'il me frappait, je hurlais. Je savais que ma mère ne supporterait pas qu'on me fasse mal. J'avais raison : l'étudiant fut renvoyé.

Elle demanda de nouveau conseil à Mme Roisman et décida de m'envoyer chez le célèbre professeur Piotr Stoliarski, qui avait sa propre école à Odessa. Il savait que mon père avait les moyens de me payer des leçons, c'est pourquoi il se montra charmant. « Ce garçon a des mains superbes, des doigts merveilleux ! Absolument fait pour le violon ! » Tout cela n'était que du boniment. Il ne voulait surtout pas perdre un élève potentiel.

Il y avait d'autres bons professeurs de violon à Odessa – comme le Tchèque Franz Stupka et Max Fiedelmann – mais tout le monde ne parlait que de Stoliarski, qui vit d'ailleurs encore aujourd'hui. On m'interroge toujours sur lui. Je réponds que sa réputation était très surfaite, et qu'elle était surtout due à son sens aigu des relations publiques. Je ne suis pas sûr d'avoir été aussi critique à l'égard de Stoliarski lorsque j'étais enfant, mais je peux affirmer qu'il ne m'a jamais fait peur.

Je trouvais Stoliarski plutôt drôle. C'était un petit homme blond, déjà grisonnant : le portrait type du professeur. Chaque fois que j'arrivais, il était en train de manger, avec ses deux dents de devant comme un lapin. À l'époque,

j'étais certain qu'il le faisait exprès, pour nous faire rire, jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il avait perdu la plupart de ses autres dents.

Il donnait les leçons chez lui. Tous les jours, dix à quinze enfants venaient chez lui. Il avait quatre pièces d'où sortaient des bruits et des grincements musicaux. Souvent, Stoliarski nous réunissait et nous faisait jouer ensemble. Je me rappelle avoir joué la sérénade mélancolique de Tchaïkovski. Plusieurs violoncellistes du Conservatoire étaient venus nous rejoindre et ce que nous jouions avait l'air formidablement beau. Stoliarski choisissait pour ses élèves des morceaux qui pouvaient être joués à l'unisson non seulement parce qu'il pouvait plus facilement diriger tout le monde, mais parce que c'était bon pour nous : en jouant ensemble, nous pouvions apprendre les uns au contact des autres. Nous jetions des regards furtifs autour de nous pour voir qui faisait quoi et qui était le meilleur.

Stoliarski n'était pas un musicien exceptionnel, mais il connaissait bien le violon. Pourtant, je ne me rappelle pas qu'il ait passé du temps sur les techniques de base. Nous jouions tous des exercices de Sevcik et Schradieck, et des études de Kreutzer. À l'époque, je n'aimais pas encore le violon ; en réalité, je ne pensais pas qu'un enfant normalement constitué pouvait trouver du plaisir à jouer d'un instrument à moins d'être vraiment bizarre. Or, j'étais un enfant normalement constitué.

J'aimais jouer au football. Mais comme ma mère ne m'autorisait pas le football, il fallait bien que j'aille à la place chez Stoliarski. Au moins, chez lui, on s'amusait : on criait, on jouait, on se battait et on sautait comme des fous.

L'immeuble où habitait Stoliarski avait un escalier de marbre plutôt raide. Un jour, je repartis avec un camarade de classe, Edgar Ortenberg, qui joua plus tard dans le Quatuor de Budapest. Stoliarski nous avait récompensés pour avoir bien joué pendant la leçon en nous donnant des billets pour *I Pagliacci* à l'Opéra d'Odessa. Ortenberg était si heureux de la récompense qu'il sauta dans les escaliers et tomba sur mon épaule. Je dévalai l'escalier et m'éclatai la tempe gauche. J'avais du sang plein le visage mais je continuais à rire. Le docteur Auslender me recousut l'entaille.

Je vis *I Pagliacci* plus tard, avec Caruso. Il était petit et gros et chantait avec une force assourdissante. Au début du siècle, Odessa était un centre culturel assez important. Bien sûr, ce n'était ni Moscou ni Saint-Pétersbourg, mais les Odessites adoraient la musique et nous avions un opéra merveilleux. Le joli bâtiment orné de petites colonnes roses et vertes était connu dans le monde entier pour son acoustique irréprochable.

On disait que l'Opéra d'Odessa ressemblait à l'Opéra de Vienne, mais quand je suis allé à Vienne, je me suis aperçu que notre Opéra était en réalité une copie du Burgtheater. Peu importe, de toute façon, les architectes de l'Opéra d'Odessa étaient aussi autrichiens.

À Odessa, les compositeurs les plus populaires étaient italiens (Rossini, Verdi, Puccini) et français (Bizet et Massenet). Parmi des œuvres plus modernes, je me rappelle d'une production intéressante des *Joyaux de la Madonne* de Wolf Ferrari. Battistini et Titta Ruffo sont venus à Odessa ; Caruso aimait y venir régulièrement.

Tous mes camarades allaient au cinéma. L'un des théâtres d'Odessa s'appelait *l'illusion d'Ostrovsky*. C'était un bon nom, parce que c'était bien de l'illusion qu'ils y vendaient. J'allais rarement au cinéma. En revanche, ma mère m'emmenait souvent au concert.

Bien avant la Première Guerre mondiale j'avais déjà entendu Jan Kubelik, Bronislaw Huberman et Jaroslav Kocian. Ce dernier, brillant violoniste tchèque, vécut à Odessa plusieurs années. Eugène Ysaÿe y vint presque tous les ans. Je me rappelle d'Ysaÿe : il jouait dans un immense stade de quatre mille places, et pourtant tout était complet. Pour pouvoir assister aux concerts d'Ysaÿe, nous usions de subterfuges : plusieurs d'entre nous simulaient une bagarre, attirant ainsi l'attention de la police, pendant que les autres se faufilaient sans billet.

À l'issue de la représentation, Ysaÿe se présenta sans son violon, vêtu d'un grand manteau de fourrure, qui le faisait ressembler à un ours. Il sortit une montre de son gousset et posant sa joue sur ses mains inclinées, il montra qu'il était tard et qu'il était l'heure pour lui d'aller se reposer. En réalité, il est fort probable qu'il se soit plutôt rendu dans une boîte de nuit d'Odessa.

Ysaÿe et Kubelik étaient évidemment de grands interprètes, mais ils ne me passionnaient pas vraiment à cette époque. De toute façon, les mélomanes d'Odessa s'enthousiasmaient pour toute célébrité qui venait donner un concert. Le teint bronzé et bel homme, Kubelik rendait le public littéralement fou, surtout les femmes, quand il enchaînait des morceaux diablement difficiles les uns après les autres. Les femmes jetaient même leurs diamants sur la

scène ; je l'ai vu de mes yeux vu ! Le rideau se fermait alors... et il est probable qu'un valet allait ramasser les bijoux. Puis, le rideau s'ouvrait de nouveau et Kubelik poursuivait le concert comme si de rien n'était.

Il y avait plusieurs excellents théâtres dramatiques en ville, où se produisaient des acteurs adulés tels qu'Elena Polevitskaya et Stephan Kouznetsov. Kouznetsov était un formidable Khlestakov dans *Le Revizor* de Gogol et dans la farce populaire *La tante de Charlie*. Je l'entends encore déclamer un texte de Maxime Gorki avec un accompagnement musical de Borodine « Celui qui est né pour ramper ne peut voler ! ». C'était l'art, aujourd'hui disparu, de la « mélodéclamation » dans toute sa splendeur. Qu'on qualifie cet art de kitsch, cela m'est bien égal, j'adorais ça ! Parce que c'est vrai : « Celui qui est né pour ramper ne peut voler ! » Il y avait quelques autres textes merveilleux, faisant valoir que la vie vaut la peine d'être vécue ne serait-ce que pour la joie de voler une seule fois. C'est vrai aussi ! Si l'on a volé juste une fois, c'est suffisant, c'est génial. Après cela, plus rien n'a d'importance... Odessa était une ville cosmopolite, dont les plans et les constructions avaient été exécutés par des Français. Le plus célèbre d'entre eux était le duc de Richelieu (à ne pas confondre avec le cardinal). Les Odessites reconnaissants avaient érigé un monument à la mémoire du duc. Odessa avait aussi des boulevards de France et de Paris, une rue Richelieu et un lycée Richelieu. À Odessa habitaient de nombreuses familles françaises aisées, en plus des vastes colonies italiennes et grecques.

De riches Italiens et Grecs – comme M. Anatra qui fut l'un des premiers avionneurs, et M. Duvarzhoboulou, qui



s'occupait d'import-export (chocolat et loukoum) – donèrent de l'argent pour l'Opéra d'Odessa, dirigé par M. Nikitine ; il était donc naturel que ce soit surtout des œuvres de compositeurs italiens qui soient à l'affiche, avec des œuvres françaises, bien entendu.

Il ne faut pas oublier que dans la Russie d'avant la Révolution, des sociétés étrangères fabriquaient de nombreux produits excellents. Les Français vendaient des sioux, les chocolats favoris des filles du tsar... détail que je découvris quand je me produisis en 1916 à Saint-Pétersbourg dans un concert organisé par la Croix-Rouge russe : l'une des grandes duchesses me donna un chocolat sioux – Dieu, que c'était délicieux !

En Russie, les parfums étaient aussi merveilleux – Raleigh, Brocard – que les parfums français. Traditionnellement, les Russes pensent que les produits étrangers sont de meilleure qualité, mais quand je suis allé en France en 1926, j'y ai entendu parler en des termes élogieux des parfums et eaux de Cologne russes.

Les techniciens et ingénieurs russes étaient des professionnels très qualifiés, hautement appréciés en Europe. Les fameux paquebots *Normandie* et *Ile-de-France* furent construits d'après des plans dessinés par des Russes émigrés.

D'ailleurs, beaucoup de bateaux étrangers venaient mouiller dans le port d'Odessa. Un jour, je fus intrigué par un attroupement de gamins sur la plage. Il s'avéra que l'attraction était un marin noir débarqué d'un navire américain. L'homme était gai et habillé de couleurs voyantes : veste rouge et pantalon vert. Il riait et dansait avec entrain. C'était

incroyable, nous n'avions encore jamais vu de Noir ; nous pensions qu'il n'y en avait qu'en Afrique. Et voici que nous découvrons un Noir américain !

Tous les étés, j'allais avec mon grand frère David passer quelques jours dans une datcha que nous louions près de l'estuaire du Kochubeyev. La datcha n'était pas très séduisante et nous avions peur des gros rats. Nous allions prendre des bains de soleil ; David aimait nager, mais pas moi. En réalité, je n'ai jamais voulu apprendre. Nous allions aussi faire de la voile, jusqu'à ce qu'il nous arrivât de manquer nous noyer lors d'une tempête. Je me rappelle que nous donnions tellement de la bande que notre voile écopait pratiquement l'eau. J'eus très peur et ne remis plus jamais les pieds sur un voilier.

Je m'échappais souvent de la maison pour aller jouer au football au stade municipal. À Odessa, tout le monde était fou de football ; des équipes étrangères venaient de Turquie et de Grèce. J'étais un bon attaquant au point que l'on m'avait mis avant-centre. Je pouvais courir à perdre haleine. C'est parce que je rentrais à la maison essoufflé que mes parents savaient que j'avais été jouer au football au lieu d'aller jouer du violon... et j'étais régulièrement puni : je devais aller au coin.

L'avion était une autre des marottes de l'époque. L'un des Odessites les plus populaires était alors à la fois joueur de football et pilote : c'était Sergeï Utochkine. Et moi, jeune Milstein, je pouvais me vanter de jouer sur un violon fabriqué par un frère d'Utochkine. Ce violon était un cauchemar. Le vernis s'écaillait sous l'ongle et, d'un trait d'ongles on pouvait le rayer comme on voulait.

Néanmoins, chez nous, la musique régnait en maître. Mon plus jeune frère, Miron, apprit le violoncelle. Et ce fut moi qui dus le lui apprendre ! J'avais assez bien réussi à maîtriser l'instrument. En fin de compte, Miron devint un excellent violoncelliste ; il joua en concert à l'Opéra d'Odessa.

D'ailleurs, il m'arrive encore de jouer du violoncelle. Progressivement, le violon commença à m'intéresser sérieusement. Je n'aimais pas que d'autres jeunes garçons jouent mieux que moi, et je me mis à faire des efforts. Cela ne m'était pas trop difficile, parce que j'étais un garçon brillant et que j'apprenais vite. J'ai d'ailleurs conservé cette qualité jusqu'à maintenant.

Un jour, en 1915, le professeur Stoliarski téléphona à la maison. Je répondis. (Pour attraper ce vieux téléphone, il fallait que je monte sur une chaise ; ce jour-là, je tombai et faillis me fracasser la tête encore une fois.) Malgré la friture, j'entendis la voix de mon professeur : « Sais-tu jouer le concerto de Glazounov ? »

Je fis un gros mensonge, et lui répondis que non. En réalité, je savais jouer le concerto de Glazounov ; je l'aimais d'ailleurs – il était difficile et intéressant, mais comme j'apprenais vite, je maîtrisai rapidement le morceau – mais je ne l'avouai pas à Stoliarski parce qu'il grommelait constamment : « Pourquoi joues-tu ce que tu aimes et non pas ce qui est bon pour toi ? » J'avais peur de me faire gronder par Stoliarski, mais en fait il ne crut pas une seconde à mon mensonge et me dit calmement : « Bon, appelle ta mère. »

Stoliarski expliqua à ma mère qu'il allait y avoir un concert à Odessa en l'honneur du cinquantième anniversaire de

Glazounov. Alexandre Konstantinovich Glazounov devait venir en personne à Saint-Pétersbourg pour diriger l'orchestre, et la célèbre pianiste Geshelin-Chernetskaya (l'épouse du docteur Auslender qui m'avait recousu la tempe) aurait dû jouer son concerto pour piano. C'était son cheval de bataille. Or, elle était fatiguée et les organisateurs du concert cherchaient une solution de remplacement.

Le concerto pour violon de Glazounov est une œuvre fraîche et séduisante, brillamment orchestrée (même si le rondo est un peu lourd). Lors de la répétition, je jouai quelques mesures du début du concerto, mais à ma manière. Rien ne me faisait peur et la présence du compositeur ne m'intimida pas le moins du monde. Glazounov me regarda de haut à travers son pince-nez et murmura : « Tu n'aimes pas la manière dont je l'ai écrit ? » Je jouai alors à sa manière, mais lorsque la répétition fut terminée, Glazounov vint me dire : « Joue-le comme tu veux ! » Sans doute s'était-il rendu compte que ma version était meilleure.

Glazounov était un homme avisé et calme. Il ne craignait pas que son autorité soit contestée. Malheureusement, comme chef d'orchestre, il était sans énergie et faisait plutôt figure d'amateur. Toutefois, cela ne nuisit en rien à la réussite de la soirée : à Odessa, Glazounov jouissait d'une réputation énorme en tant que grand compositeur et directeur du Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Tout le monde voulait le voir en chair et en os, et j'étais fier de partager la scène avec le maître.

À l'école de Stoliarski, les concerts qui servaient d'examinens avaient lieu deux fois par an et constituaient des événements importants. Les élèves essayaient tous de faire

mieux les uns que les autres. J'avais dû faire beaucoup de progrès, parce qu'un jour – c'était en 1916 – Stoliarski annonça qu'il allait me présenter à Leopold Semionovitch Auer, célèbre professeur au Conservatoire de Saint-Pétersbourg.

Pour nous tous, les élèves de l'école de Stoliarski, Auer était notre dieu. Et Auer venait à Odessa pour un concert. Il était accompagné de la pianiste grecque Irina Eneri. Je me rappelle qu'elle jouait merveilleusement. Mais Auer, qui jouait assis, faisait des couacs. (Je ne comprends pas pourquoi il jouait assis ; il n'était pas si vieux que cela à l'époque, peut-être soixante-dix ans.) Au programme, il y avait *Le Printemps* de Beethoven et une sonate pour violon du compositeur de Saint-Pétersbourg Leonid Nikolayev. (Volodya Horowitz et moi jouâmes plus tard cette œuvre de Nikolayev. Le début est agréable et chantant, mais ensuite, comme Nikolayev ne savait pas où il voulait en venir, cela devient terriblement ennuyeux. Nous rencontrâmes plus tard le compositeur à Petrograd. Nikolayev, personnage incroyablement raffiné, à la limite efféminé, était un pianiste respecté ; en outre, il était professeur au Conservatoire. Les meilleurs pianistes de Saint-Pétersbourg avaient été ses élèves : Maria Youdine, Vladimir Sofronitski et le jeune Dimitri Chostakovitch.)

Stoliarski me dit qu'il s'était entretenu avec Auer et que le professeur de Saint-Pétersbourg souhaitait m'entendre après son second concert. Je me rendis donc avec ma mère à l'hôtel Londonskaya où il était descendu. Nous attendîmes très longtemps avant d'être invités à le rejoindre dans sa suite.

Auer me parut d'une élégance raffinée. Il portait de fort jolies pantoufles souples. « Qu'est-ce que tu sais jouer mon garçon ? Joues-tu Bach ? » Je lui répondis que je savais jouer la partita en sol mineur pour violon seul. C'est tout ce que nous connaissions de Bach à Odessa, à l'époque.

Je commençai par le presto de la partita. J'avais dû l'interpréter trop vite, parce que Auer claqua des doigts pour me faire signe de ralentir. Je ne pouvais donc pas aller aussi vite que je voulais. Et je n'aimais pas cela : quand on joue pour le célèbre Auer, on veut lui montrer ce qu'on sait faire !

Néanmoins, Auer dut aimer mon interprétation, parce qu'à la fin, il me donna deux pièces d'or de cinq roubles. C'était beaucoup d'argent ! (Plus tard, à Saint-Pétersbourg, j'appris que le fait de recevoir de l'argent de Auer était une formidable récompense ; en effet, la pingrerie du professeur était légendaire.)

Je rentrai à la maison avec Maman, tout fier, les poches alourdies des pièces d'argent qu'on nous avait données en échange de mes deux pièces d'or. Je faisais tinter mon butin pour accroître l'effet produit.

## SAINT-PÉTERSBOURG

Après une longue discussion familiale, il fut décidé que j'irais étudier avec Auer à Saint-Pétersbourg. Je partis avec ma mère. Nous restâmes d'abord chez les Abelson. Les trois frères Abelson étaient de riches financiers. L'un d'eux présidait même aux destinées de la Bourse. Sa femme était d'Odessa ; c'était la sœur de Vurdgaft, un ingénieur ami de mon père.

Nous passâmes plusieurs mois chez les Abelson. L'un des frères avait un fils que j'aimais taquiner. Il avait peur de moi. J'essayais de lui expliquer que je plaisantais, mais lui pleurnichait : « Je ne comprends pas la plaisanterie ! »

Les Abelson vivaient bien. Ils donnaient des réceptions et des bals assez régulièrement, et leurs invités appartenaient à la haute société : Protopopov, ministre de l'Intérieur, et Purishkevitch, député à la douma nationale, le parlement russe. Les invités chantaient, criaient et jetaient leurs verres au plafond. Avec ma mère, j'avais du mal à dormir. Bien des années plus tard, je retrouvai les trois Abelson à Paris. Ils étaient riches encore, mais pas autant qu'à Saint-Pétersbourg.

Chez eux, à Saint-Pétersbourg, je rencontrai le jeune Sergeï Prokofiev, pianiste et compositeur d'avant-garde, qui me fit une impression étrange, presque effrayante, sans doute à cause de ses lèvres très particulières. Elles étaient gonflées, presque gorgées de sang, et une sorte d'écume perlait aux commissures. J'avais toujours peur quand je voyais Prokofiev s'emparer d'un couvert : et s'il se piquait la lèvre par accident ? Le sang giclerait !

Prokofiev était susceptible, maladroit et laid, avec ces yeux sans couleur qu'ont généralement les blonds. Mais son énergie compensait sa maladresse. On voyait déjà que c'était un jeune génie. Notre différence d'âge ne nous permettait pas d'être amis à cette époque-là.

Nous nous rencontrâmes de nouveau aux États-Unis, à Hollywood, avant la Seconde Guerre mondiale. Nous étions descendus au même hôtel. Prokofiev préparait déjà son retour définitif en Union soviétique et négociait un contrat pour une musique de films, mais à ma connaissance sans succès. Pendant quinze jours, nous primes notre petit déjeuner tous les jours ensemble, à parler de tout et de rien ; ce repas durait une heure et demie voire deux heures.

Prokofiev dévorait goulûment ses œufs au bacon ; du gras lui coulait sur le menton, mais il était tellement pris par la conversation qu'il n'y prêtait pas attention.

Pourtant organisé et ponctuel dans tout ce qui touchait à la musique et aux affaires, Prokofiev était négligent et négligé dans la vie de tous les jours.

J'aime beaucoup la musique de Prokofiev, mais je pense que ce sont ses œuvres de jeunesse qui sont les meilleures : la symphonie *classique*, le premier concerto pour violon,



les premières sonates et les premiers concertos pour piano. Après son retour en Union soviétique, il n'a plus rien écrit d'intéressant. Je ne peux affirmer avec certitude que cette panne de créativité a été exclusivement due au régime répressif de Staline. Peut-être la créativité de Prokofiev se serait-elle tarie de toute façon, même s'il était resté en Occident. Je suis néanmoins convaincu que des circonstances politiques défavorables ont étouffé son énorme talent.

Prokofiev n'entendait pas grand-chose à la politique. Il n'avait pas non plus les intuitions de George Balanchine. Ce dernier perçut très tôt qu'il ne pourrait travailler dans un pays totalitaire, et décida de rester à l'Ouest. Si j'en juge d'après nos conversations à Hollywood, Prokofiev ne réfléchit pas beaucoup à la chose, et il le paya chèrement.

Ma première leçon avec le professeur Auer au Conservatoire de Saint-Pétersbourg fut marquée par un incident. Auer donnait des leçons deux fois par semaine : le mercredi et le samedi. Je vins le voir avec ma mère un mercredi. Je jouai le concerto d'Ernst. Il y avait beaucoup d'autres élèves dans la classe ; c'était la méthode d'enseignement d'Auer. Je me rappelle qu'il y avait Miron Poliakine et Toscha Seidel. Quand j'eus fini de jouer, Auer se tourna vers eux et s'exclama : « Que pensez-vous de la technique de la mer Noire ? » La tournure était belle : « la technique de la mer Noire ».

Tout à fait par hasard, un journaliste qui travaillait pour le journal populaire de Saint-Pétersbourg *Birzhevye vedomosti* traînait dans les parages à la recherche d'une bonne

histoire. Les élèves d'Auer durent lui relater quelques anecdotes. Le journaliste fonça dans son bureau.

Sans soupçonner quoi que ce soit, ma mère et moi retournâmes chez les Abelson pour la nuit. Il y avait un grand bal, comme d'habitude. Tout à coup, à quatre heures du matin, Mme Abelson nous réveilla. Le *Birzhevye vedomosti* publiait un grand article sur moi !

Le journaliste avait monté toute une histoire : ma mère et moi étions présentés comme des réfugiés d'Odessa (nous n'étions pas du tout des réfugiés, mais cela donnait du piquant à l'histoire). De plus, le journaliste écrivait que le célèbre professeur Auer avait failli s'évanouir de plaisir en m'entendant jouer. Ensuite, il aurait dit qu'après Milstein, il ne pouvait ni voulait écouter qui que ce soit d'autre ce jour-là.

Bien sûr, Auer ne s'était pas évanoui. Ce qui était vrai, c'était que personne n'avait joué après moi, mais seulement parce qu'il était tard, près de sept heures et le professeur avait hâte de rentrer dîner chez lui.

L'article du *Birzhevye vedomosti* créa une sensation inattendue. Ma mère fut informée que le directeur du Conservatoire, Alexandre Glazounov en personne, voulait nous voir. Quand nous arrivâmes dans son bureau, il commença par nous parler des grands musiciens qui avaient enseigné et qui enseignaient encore au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, il nous rappela que c'était une institution qui avait des traditions nobles et glorieuses, et que ces traditions devaient être respectées.

Du fait de son obésité, Glazounov parlait lentement et doucement, et pourtant ma mère ne voyait pas où il voulait en venir. Quand Glazounov sortit l'article du *Birzhevye*

*vedomosti*, on comprit qu'il soupçonnait ma mère d'être à l'origine de toute l'histoire. Glazounov essayait d'expliquer que ce type de comportement était répréhensible et immoral. Or, bien entendu, ma mère n'était pour rien dans ce malheureux article.

Manifestement mal à l'aise depuis le début de la conversation, Glazounov s'aperçut qu'il était en train d'accuser injustement une femme respectable, et il sombra dans l'embarras. Pour mettre un terme à la situation et se montrer aimable, il me proposa de me faire entrer au Théâtre impérial Maryinsky pour assister à la représentation de *Boris Godounov*. Le célèbre basse Féodor Chaliapine interprétait le rôle du tsar Boris, sous la direction de Glazounov.

Entendre Chaliapine dans le rôle de Boris ! C'était un cadeau d'une générosité incroyable, surtout qu'il s'agissait d'une représentation commandée par le souverain. En effet, l'empereur Nicolas II et le corps diplomatique devaient être présents. Bien entendu, il n'y avait plus un billet, mais Glazounov me promit de me faire entrer dans la fosse de l'orchestre.

Ce fut un des événements les plus mémorables de ma vie. Je commençai par ne pas trouver la bonne porte, elle était à côté de l'entrée principale. J'avais terriblement peur d'être en retard, mais quand en fin de compte je me retrouvai assis dans la fosse d'orchestre, à l'heure de commencer la représentation, tout le monde attendait le tsar Nicolas II qui venait de son quartier général militaire de Mogilev – c'était au plus fort de la Première Guerre mondiale – et qui arriva avec quarante-cinq minutes de retard. La représentation commença avec une heure et demie de retard, à dix heures

et demie, ce qui me laissa beaucoup de temps pour observer l'assistance autour de moi.

Dans les loges, je voyais de brillants officiers accompagnés de femmes joliment habillées : oh ces chapeaux, ces bijoux et ces gants longs ! Les diplomates des plus petits pays avaient l'air de rois ! Je pensais que quand notre empereur allait apparaître, il serait vêtu d'une façon encore plus somptueuse et aurait l'air encore plus impressionnant. Mais quand Nicolas II apparut (j'étais juste en face de la loge impériale, à gauche), je vis un petit homme, modestement vêtu, sans grande pompe, ni galon, ni médaille ; seule la croix de saint Georges brillait sur sa poitrine.

Il y eut d'abord les hymnes nationaux : l'hymne russe, puis celui de nos alliés. Tout le monde était debout, même le tsar, qui tortillait sa moustache rousse d'un air mélancolique. Je le dévorais des yeux.

Puis ce fut l'opéra, c'était la première fois que je voyais *Boris Godounov*. L'interprétation de Chaliapine me subjuga. Tout à coup, il tomba à genoux ! Il n'avait pas trébuché ; non, c'était un geste théâtral flamboyant : Chaliapine, tsar sur la scène, à genoux devant le vrai tsar. Le public retint son souffle. Dans un premier temps, tout le monde fut saisi, et le geste inattendu de Chaliapine fit monter la tension. Mais le chanteur-tragédien poursuivit comme si de rien n'était. Il apparut ensuite de plus en plus clairement qu'il était mécontent de Glazounov en tant que chef d'orchestre ; le compositeur flegmatique brimait le chanteur plein de tempérament. Finalement, Chaliapine n'y tint plus, il s'avança sur le devant de la scène, se pencha et de sa merveilleuse voix profonde rugit à l'intention de Glazounov : « Sacha accélère ! »

Après avoir vu *Boris* avec Chaliapine, j'eus des frissons pendant dix jours. On pensa que j'avais attrapé un mauvais rhume et on me fit prendre ma température, mais je n'avais pas de fièvre. Je tremblais d'excitation. Je venais de recevoir une overdose de grand art.

En tant qu'élève du Conservatoire, j'avais le droit de vivre dans la capitale sous réserve des quotas appliqués aux Juifs. Comme j'étais encore mineur, ma mère avait le droit de vivre à Saint-Pétersbourg avec moi. Toutefois, elle avait toujours peur que la police vienne nous demander nos papiers et que nous ayons des problèmes. Elle demanda alors au professeur Auer de nous aider.

Auer appela Glazounov, qui nous convoqua une nouvelle fois dans son bureau. Là, il fut très aimable. Il m'offrit un bonbon – la bonbonnière était ravissante – puis demanda à sa secrétaire d'appeler le prince Volkonsky, vice-ministre de l'Intérieur. « Écoutez, mon cher, j'ai là un jeune garçon talentueux, un élève d'Auer. Vous savez, je vous en ai parlé, oui, oui, Milstein avec sa mère. Pouvez-vous faire en sorte qu'ils n'aient pas d'ennuis ? »

Ce qui fut dit fut fait. Quand nous arrivâmes à la maison, un policier ganté de blanc nous attendait. Ma mère eut très peur en le voyant, mais il n'était nullement question qu'on nous arrêtât. Bien au contraire, il salua ma mère de façon solennelle. La conversation entre Glazounov et le prince Volkonsky avait porté ses fruits.

À Saint-Pétersbourg, nous vivions dans une immense bâtisse. Nous nous levions de bonne heure, à sept heures. Nous prenions un petit déjeuner : pain, beurre et thé.

Suivant en cela l'exemple des riches Abelson, nous prenions aussi du fromage. Puis ma mère m'envoyait faire les courses chez l'épiciier. Ensuite, je me mettais au violon.

Ma mère cousait, brodait ou écrivait de longues lettres à la maison à Odessa, dans lesquelles elle donnait des instructions très détaillées pour toutes les circonstances : le pied du sofa est cassé, y faire attention ; mettre une chaise ici et une autre là. Que de soucis ! Et tous ces matins à travailler le violon, peut-être quatre ou cinq heures.

Enfin, ma mère m'appelait pour le repas. Parfois j'avais un steak au déjeuner. D'autres jours, j'allais au Conservatoire et me précipitais à la cantine, où dominait le portrait de Glazounov. Ils y servaient un excellent bortsch, et aussi des bitki (petites boulettes de viande en sauce à la crème aigre) avec du kasha. J'adore encore ces mets aujourd'hui.

Presque tous les jours, ma mère m'emmenait chez Filippov. Cette célèbre boulangerie était pour moi un lieu magique. Des messieurs et des dames bien habillés, le gratin de la société, s'y rendaient en calèche. On y trouvait les meilleurs pirojki du monde. Chez Filippov, les vendeurs en tabliers et manchettes blanches empoignaient des fourchettes spéciales pour attraper les chaussons fumants fourrés de viande et d'autres farces, qu'ils enveloppaient soigneusement dans du papier sulfurisé pour éviter que du gras ne salisse les mains délicates des dames. À Saint-Pétersbourg, Filippov était une véritable institution. Rien que d'y entrer, on avait une impression de bien-être et de richesse incroyables, et pourtant il y avait des mendiants non loin de là.

Je n'ai jamais mangé des pirojki comme ceux-là ailleurs ! Chaque fois qu'en Occident je vais dans un restaurant

russe, je commande toujours des pirojki, mais ce ne sont pas les mêmes. Ce ne sont que de pâles reflets, comme pour les plats que ma mère me cuisinait quand j'étais enfant : on ne retrouve jamais le même goût ni le même arôme.

J'allais souvent me promener avec ma mère dans un petit parc non loin de chez nous. Je portais un manteau doublé de castor avec un col en castor, et une casquette de cuir qui me couvrait la nuque et les oreilles. Quand il neigeait, les bouleaux blancs du parc prenaient des teintes diverses : jaune, rose, vert. La neige aussi était irisée comme des perles : blanc rosé, bleu clair et vert.

Je remarquais ces nuances de ton, parce que déjà je m'intéressais à la peinture et j'adorais aller au musée de l'Hermitage. Je n'ai jamais pris de leçon de dessin mais, de retour à Odessa, je commençai déjà à dessiner tout seul. Il y avait chez nous une grande pièce blanche dans laquelle se trouvaient deux grands pianos noirs, un Becker et un Schroeder, que l'on considérait à l'époque comme les meilleurs de Russie. Des lithographies étaient placardées aux murs, c'étaient des portraits de Bach, Mozart et Schubert. Je m'amusais à copier les lithographies. Avec leurs per-ruques, Bach et Mozart étaient assez faciles à reproduire, mais il était beaucoup plus difficile de faire quelque chose de ressemblant avec Schubert. Je me rappelle avoir eu beaucoup de mal à essayer de copier l'ombre des lunettes de Schubert.

N'ayant jamais pris de cours de dessin, je trouve que j'ai d'assez bons réflexes artistiques. C'est pourquoi j'utilise l'aquarelle. Dans ce domaine, comme dans tant d'autres, il

faut avoir du courage. Quand on manie beaucoup l'aquarelle, on s'y habitue, on acquiert la manière. Mais si l'on s'arrête, on ne sait plus comment reprendre. Beaucoup de mes amis ont des paysages peints par mes soins, signés Milstein.

Un jour, le Metropolitan Museum de New York organisa une exposition de peintures faites par des musiciens, au profit de je ne sais plus quelle œuvre. Je me rappelle que Schoenberg, Lotte Lehmann et Gershwin y participèrent. J'y présentai une aquarelle représentant Saint-Pétersbourg en mai, quand la neige commence à fondre, avec les bouleaux blancs de mon enfance. Le tableau se vendit cinq cents dollars.

À Saint-Pétersbourg, j'adorais les promenades en traîneau le long de la Nevsky Prospekt. Le paysage était inoubliable : la longue avenue élégante, bordée de merveilleux bâtiments, de palais et d'églises, avec au loin la flèche dorée de l'Amirauté. Les vitrines des magasins étaient remplies de vêtements, de fourrures et de natures mortes de style flamand. Les devantures de chez Eliseyev et du Passage étaient particulièrement somptueuses. La foule était animée : hommes en haut-de-forme, femmes en voilette. La Nevsky Prospekt, dont les louanges ont été chantées par Gogol, était la rue la plus célèbre de l'empire russe, et pour moi la plus grande artère du monde.

Les cochers barbus, assis en hauteur, prenaient des allures de personnages imposants. Dans leurs larges caftans à la doublure matelassée, ils ressemblaient à des monuments. J'étais si impressionné par ces personnages qu'il m'est arrivé de venir spécialement les observer dans les



cafés. Ils passaient des heures à siroter du thé dans des godets vidant samovar après samovar. Les cafés étaient tellement remplis de fumée que quand la porte s'ouvrait, la fumée s'échappait dans la rue avec un sifflement de locomotive.

À Saint-Pétersbourg, je commençai à lire Pouchkine, Gogol, les fables de Krylov et les nouvelles de Tchekhov. Comme tous les petits garçons, je vibraï au roman policier bon marché. Pour quelques kopecks, j'achetais un livre qui racontait les aventures des fameux détectives Nick Carter et Nat Pinkerton. J'ai littéralement dévoré le roman de Sienkiewicz, *Quo vadis* ?.

(Ce n'est que plus tard que j'ai apprécié Léon Tolstoï : sa littérature était enrichissante, épique et descriptive. En revanche, bien qu'il soit très apprécié en Occident, Dostoïevski ne m'a jamais vraiment attiré. Je préférerais Leonid Andreyev, l'Oscar Wilde russe.)

Quelque chose de magique émanait de Saint-Pétersbourg. Même aujourd'hui, les touristes qui se rendent à Leningrad sont passionnés par la ville. Ce n'est pas l'architecture soviétique qu'ils aiment, mais les palais construits par les tsars russes. Les Soviétiques n'ont pas construit grand-chose d'intéressant à Leningrad, à l'exception peut-être du métro. Je me rappelle encore du Saint-Pétersbourg d'avant la Révolution. La flèche dorée de l'Amirauté, les théâtres Maryinsky et Alexandrinsky, la cathédrale Saint-Isaac. J'aimais beaucoup moins la cathédrale Kazansky ; je trouvais que c'était une pâle imitation de Saint-Pierre.

Ah, le merveilleux théâtre Mikhailovsky ! Chez moi, à Londres, j'ai une ancienne gravure française représentant

la place devant le théâtre Mikhailovsky (avant la Révolution, on y jouait des pièces en français). L'hiver, des feux de joie dans la neige, des gens qui se réchauffent... image type de Saint-Pétersbourg.

Et puis, il y avait aussi cette odeur propre à Saint-Pétersbourg ! L'air ! D'où venait cette sensation unique ? Était-ce parce que la ville était bâtie sur l'eau ? Mais Stockholm est aussi une ville maritime, et pourtant elle n'a pas ce charme. Mexico aussi est bâti sur un marécage, mais aucune ville au monde ne ressemble à Saint-Pétersbourg...

À propos de Mexico, j'ai joué au théâtre une fois, puis quand j'y suis revenu dix ans plus tard j'ai dû descendre dans la loge comme dans une cave : une partie du théâtre avait sombré dans le terrain meuble sur lequel il était bâti.

À Saint-Pétersbourg, j'étais très proche de ma mère. J'adorais être seul avec elle. J'avais l'impression que tout intrus aurait gâché cette expérience très particulière d'être seul avec elle. Parfois, il faisait si froid à Saint-Pétersbourg que je ne parvenais pas à m'endormir. Si j'avais froid, ma mère me prenait dans son lit. Au début, c'était exceptionnel, puis je finis par en prendre l'habitude, parce qu'il y faisait si doux et si chaud, et que je ne voulais pas me retrouver tout seul.

Nous parlions de l'avenir, et ma mère me disait qu'un artiste doit être le plus pur possible. Le plus important était d'atteindre la plus grande qualité dans ce que l'on fait, sans penser aux efforts nécessaires pour y parvenir.

À Odessa, on me demandait souvent de jouer en concert (un élève d'Auer était synonyme de « qualité ») mais ma mère me recommandait de décliner ce type de proposition